

Vœux de fête

Misr al-Fatat, 25 décembre 1909

Je sais qu'il y a longtemps que mes lecteurs n'ont eu de lettre de moi, et que peu d'entre eux sont de ceux qui lisent avec passion ce que j'écris, souhaitant qu'ils fussent nombreux ; je le sais, et c'est à eux que je présente mes excuses pour cette interruption de mes lettres, une période qu'ils trouveront longue, quand moi je la trouve fort courte — et je ne les crois pas moins indulgents pour autant. Mes lecteurs me croiraient-ils si je disais que rien ne m'a détourné d'eux, sinon ce qui fait qu'un poète s'oublie lui-même, et se détourne de tout le reste ?

M'écouteraient-ils si je disais : rien ne m'a retenu d'écrire, sinon une chose telle que, si je m'y étais attardé, la Jeune Égypte [Misr al-Fatat] elle-même se serait lassée de mes lettres, et eux-mêmes se seraient lassés de les lire ?

Me prêteraient-ils l'oreille si je disais que je n'ai cessé d'écrire que par mon propre choix, et que ma vie, durant cet intervalle, m'a été douce bien plus que ne l'est aujourd'hui, ou ne le sera demain ?

Ah ! Comme le souvenir est doux, et comme sa douleur est vive, tout à la fois !

Combien j'étais heureux hier ! Combien je suis malheureux aujourd'hui ! Combien j'étais content des hommes, épris d'eux ! Et combien je suis, à présent, irrité contre eux, impatienté ! Mon cœur voudrait parler, mais il ne trouve personne pour le comprendre.

Les cœurs ont un langage que les langues ne peuvent rendre, ni les oreilles saisir — un langage que seuls les cœurs comprennent. Je voudrais, à présent, me plaindre, mais je ne trouve personne à qui me plaindre. Je voudrais, à présent, donner un conseil, mais je ne trouve personne pour m'écouter.

Hélas, la brûlure de mon cœur ! Le conseil et la plainte se perdent tous deux entre la froideur des caractères et la surdité des oreilles ! Mais qu'ai-je à faire avec ce ton affligé, un jour où tout le monde est joyeux et content ?

Mes excuses aux lecteurs ; peut-être suis-je un peu trop vivant de tempérament, ou plus qu'un peu. Et je le dis en vérité : quiconque tient

pour rien la tristesse et la joie n'a que faire de vivre ici-bas — ou du moins n'a que faire d'écrire à ceux qui voient en elles toute la vie. Mais il est, parmi mes lecteurs, un groupe qui partage ma doctrine, mes égaux en cette croyance ; aussi n'ai-je nul mal à offrir, après tout cela, à l'ensemble des lecteurs mon plus beau salut et mes vœux les plus sincères pour cette heureuse fête.

Je leur offre ces vœux et ce salut, car c'est là une coutume nationale à laquelle je ne saurais me soustraire.

Hier matin je me trouvais avec entre les mains un grand nombre de lettres de vœux, et je m'assis pour les examiner à fond ; et dans cet examen je trouvais, tour à tour, le rire et les larmes. Je me mis à lire ces lettres, en rejetant l'une et en gardant l'autre, vif et joyeux tout ce temps — jusqu'à ce qu'une certaine lettre me tombât sous la main, et à peine l'eus-je lue que je passai soudain de la joie à la tristesse, du rire aux larmes ; et, craignant que mes compagnons ne s'en aperçussent, je les quittai en m'excusant, et me retirai là où je pouvais laisser couler mes larmes et donner libre cours à mon chagrin.

*Quel jour ce fut, dont les soucis s'abattirent l'un après l'autre sur mon
âme, jusqu'à ce que je me crusse perdu —
je vois les hommes, chacun prenant sa part de misère et d'aisance, l'un
pleurant, l'autre riant.*

Cette lettre ne m'émut pas si légèrement pour quelque éloquence dans son propos, ou quelque délicatesse dans son style, ou quelque beauté dans sa présentation ; elle ne m'émut que parce qu'elle était la lettre d'un tel.

Je lus cette lettre, et y trouvais :

« Mon cher ami, nous nous sommes retrouvés en un jour semblable à celui-ci, entourés de nos chers amis — béni soit ce jour ! Puis, quelques jours plus tard, nous nous sommes séparés, et il n'est resté que toi et moi ; quel beau souvenir que celui-là ! Puis les premiers jours de l'été nous ont séparés ; loin soit cette saison ! Je te souhaite une bonne fête, et je ne te mentirai pas : je n'ai plus la patience de me passer de toi. Prête-moi ton oreille, et porte à ton cœur, de la part du mien, ce seul mot : tout ce qui fut dit était mensonge. — Ton ami »

Pourquoi cette lettre m'afflige-t-elle ? Parce qu'elle est la lettre de quelqu'un qui me fut autrefois si cher, si aimé de mon cœur ; les liens

entre nous s'étaient resserrés, nos rapports demeuraient continus — puis tout se rompit soudain, le jour même où j'espérais qu'ils ne feraient que se resserrer et se poursuivre davantage.

Ô toi qui me fus si cher, si aimé, qui possédas tout entier mon cœur, qui jouas avec ma raison, qui fus le maître de mon bonheur et de mon malheur, qui connus mes maux et leur remède (tout cela fut vrai) — paix sur ton ancienne alliance, sur tes jours révolus, sur ton affection avant qu'elle ne se transformât, et sur ton cœur avant qu'un autre ne vînt le posséder. Par Dieu, le sourire de cette fête pour moi cette année ne ressemble en rien à ton sourire pour moi l'an dernier, ni sa sérénité cette année à la sérénité de ton cœur pour moi l'année précédente, ni ma joie cette année à ma joie de te rencontrer l'année d'avant.

Par Dieu, rien n'a gâté ce qui était entre nous que toi-même, rien n'a fendu ton cœur et le mien que toi-même, rien n'a rendu malheureuse notre amitié que toi-même ; tu es la source de notre bonheur pendant deux ans, et la source de notre malheur pour tout le reste du temps. Je me plains de toi à toi-même, car c'est toi seul qui es juge. Nous nous sommes retrouvés en un jour semblable à celui-ci, comme tu le dis — mais que nulle bénédiction ne tombe sur ce jour, car il est la racine même de mon malheur. Puis, quelques jours plus tard, nous nous sommes séparés, et il n'est resté que toi et moi, comme tu le dis — mais quel triste souvenir que celui-là, car il est la source de mon épreuve. Puis les premiers jours de l'été nous ont séparés — que la bénédiction, alors, tombe sur ce jour-là, car il a séparé le vrai du faux.

Je te souhaite une bonne fête, et je ne te mentirai pas : je supporte ton absence avec une belle patience. Prête-moi ton oreille, et porte à ton cœur, de la part du mien, ce seul mot : j'ai traité de mensonge tout ce qui fut dit, mais je n'ai pu traiter de mensonge ce que j'ai vu de mes propres yeux. Salut.